

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Loin de Genève

André Lamarre

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33039ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamarre, A. (2003). Loin de Genève. *Liberté*, 45(1), 67–73.

Loin de Genève

André Lamarre

Chaque été, à la fin du mois de juin, j'écoute William Sheller. Sa voix tendre, haute et incertaine entre en moi et ouvre une fenêtre. Lorsque j'entends « Le temps sur Genève est bien lourd », un paysage de Normandie m'apparaît. Les vallons roulent comme des vagues. Les rectangles de verdure limités par de basses clôtures de pierre construisent un damier ondulant. Face à cet espace inconnu, je découvre le piano intime et insistant de William Sheller, la poésie grave et quotidienne de William Sheller, l'univers noir et secret de William Sheller qui se superpose au tableau : soleil bleu, terre verte, ligne d'oiseau, juin immobile. Si je dois vivre la fin du monde, que ce soit ici, entre les vallons normands et William Sheller. Lorsque, chaque été, j'écoute ses chansons, je revis ce temps arrêté, ce bloc découpé dans ma vie, désormais enfermé dans le passé, inaccessible et intense. Le lieu-dit retranché au cœur de la campagne, le pont de pierre sur le chemin du pain, la fabrique de je-ne-sais-plus-quoi, l'âne notre voisin qui braie à toute heure du jour trop près de mon oreille, la table sur la terrasse et les verres de vin à demi pleins, le petit pleure il s'est écorché le genou c'est le vernis qui saute, le matelas à même le sol, les valises ouvertes au coin de la chambre, le matin se lève et William Sheller ouvre la fenêtre. La beauté de l'instant tombe comme un orage. La maison vide

vibre à son rythme. Géologie du bois et des briques. Le tourbillon des événements, soudain suspendu, s'enroule lentement au fond de la mémoire, se destinant à l'oubli. Garder les fromages au sous-sol à cause des enfants qui détestent, sourire d'une nouvelle grossesse, un ami à nous dans la ville voisine son deux-pièces encombré de meubles anciens, la fête de la Musique des concerts et des récitals sur toutes les places, la maison est à vous, prenez notre chambre, il reste un seul croissant, connaissez-vous William Sheller ?

Avant de partir à l'école, frais douché, habillé fin prêt, le petit de quatre ans, assis sur le palier, en plein centre des mouvements vifs et furtifs du matin, lit ses livres, placide et absorbé. Dans l'abîme de cette minute précédant le départ précipité, toute la maison s'engouffre, dans une histoire perdue, illustrée de figures désormais invisibles. Le livre pourrait être vide, aussi bien. Seule la tension de cette tête blonde penchée sur les pages importe, et le reflux du temps jailli de son regard, jeté dans le pli du livre ensuite refermé. En sortant, ils ont emporté le temps. Vaguement étourdi, le cœur gonflé des vallons normands qui insistent au grand soleil, j'entends qu'il pleuvra dans la chanson de Genève. Loin du monde, debout au centre de moi. Les photographies déclenchent l'effacement. Regarder ailleurs. Les souvenirs basculent dans le récit. Silence. Chaque lieu perdu. Chaque fin du voyage. Chaque paysage. Nos amis ont déménagé, la fillette fabrique des colliers en langue étrangère, la pâte à modeler sur la nappe du déjeuner, il porte un cercle d'or à l'oreille, l'accouchement comme une lettre à la poste, je te remets la clé du véhicule, la flèche du temps et le premier disque de William Sheller.

La chambre ne m'appartient pas. J'y déploie mes objets comme des plantations éphémères, des couleurs qui ne tiendront pas. Sur un coin de meuble : clé de la maison clé de l'auto tickets de métro monnaie liste de choses à ne pas oublier. Dans un tiroir tout près de la tête : passeport billets de retour numéros à ne pas perdre téléphoner le 21 à 21 heures. Dans un sac sous le fauteuil : achats cadeaux cartes routières plans de la ville quelle ville lequel conserver je ne me rappelle jamais. Vêtements jetés les uns sur les autres celui-là trop froissé le bleu ne va pas avec l'autre pourquoi l'avoir apporté. Le livre commencé gardera son signet à la page quelle page déjà. J'ai pris des notes dans trois carnets différents, cette adresse indéchiffrable d'une cousine éloignée, comment traduire cette expression elle vient du Nord vous l'avez répétée personne ne m'a compris j'ai cherché dans le dictionnaire. La valise gonflée déborde éclate la chambre beige habitée de fragments de conversation entrecroisés de paysages qui glissent le long des vitres sourires enchantés de vous revoir prendrez-vous un verre une douche une balade en forêt un vallon bleu un fauteuil à la fenêtre une chanson de William Sheller. Tout perdu. Les traces imprimées de cette pièce perdue où je n'irai plus restent dans mon corps, vives, brûlantes comme un dessin de quatre ans ineffaçable. Par terre dans la cuisine, la radio ouverte musique d'opéra qui plane, carré de soleil tombé sur le parquet comme une vérité, tout tourné vers cette maison dessinée, crayons de bois, vert tendre, vert sombre, cheminée qui penche la fumée s'enroule dans les nuages. Après le dessin, quarante ans plus tard, même impression même brûlure même gravure. L'enfant qui écrit, l'enfant qui dessine, l'enfant qui trace l'itinéraire du voyage qu'il fera dans un corps lointain, dans un paysage imprévu n'importe lequel pourvu qu'il s'impose avec l'évidence d'une étoile en plein jour.

La fenêtre de William Sheller, hors du temps, découpe la vie en cellules immobiles. Ils nous ont emmenés dans une forêt enchantée marcher dans le murmure de l'eau grimper entre les arbres attention aux racines le vent fraîchit et là-haut le souffle coupé. Sur une roche au bord du gouffre l'autre versant inaccessible le vertige monte du fond d'une gorge invisible et me repousse brutalement. Quelques pas quelques paroles quelques mouvements des lèvres. Aucune ponctuation. Soufflés de tant de matière devant la force du monde, sachant que nous ne saurons pas, nous revenons seuls, en couple, en famille, entre amis, au repas, à la nuit, aux valises dérangées dans leur solitude. Nous revenons à la fenêtre, à son cadre net, à la solidité de ses lignes, à sa rigueur implacable, à la chaleur de son œil. Je me moule à la fenêtre qui comprend le paysage normand, la vie qui crie et le passage incessant d'un piano noir. Tous les voyages se font dans la nuit. Tous les paysages se fondent en un seul. Maintenant crayon en main j'embrasse jusqu'au cœur le corps de cette image que je suis allé chercher quelque part d'où je repartirai sans regarder derrière, avec le visage de celui qui a ouvert un coffre.

Fenêtre de train, hublot, pare-brise, volets ouverts, store remonté, le paysage éclate comme une bulle, la Normandie joue du piano à Genève une seconde une seconde encore un seul instant sans question. Derrière l'image les caresses. Pendant la chanson un bras sur mon épaule. La chambre s'ajuste à la fenêtre. Les vallons fuient pour échapper au regard. La musique poursuit son cours de l'autre côté du monde. Par un trou du corps le parfum d'un sein la hanche dans la main le tremblement des draps le cœur en feu pour déplier la peau d'un coup sec comme un gant retourné. Au matin, après le chant d'un coq venu d'où, une cuillerée de compote d'abricots brille au bord de l'assiette blanche, une

bouchée de pain chaud mâchée lentement, le café noir ondoie dans le bol, elle se lève lentement et choisit le disque et la chanson et l'instant. Elle place la fenêtre ouverte en face de moi.

Toutes les routes mènent à cette fenêtre. Tous les voyages à cet instant. J'écris une lettre à l'auteur de mes jours. J'écris une lettre au-delà de la mort. Je dessine une fenêtre qui me retient de tomber dans l'eau verte du paysage. Je respire la chaleur d'un mourant. Sa poitrine sèche, immobile. Il y a toujours une fenêtre à côté d'un mort. Si je tiens encore une main froide dans ma main gauche, de la droite je m'appuie à la fenêtre. Je n'entends plus la chanson. Venir en Normandie au pays de mes ancêtres contempler ces vallons qu'ils ont vus, ces vallons qu'ils n'ont pas vus, qui ne signifient rien, du vert, des arbres, du ciel, des nuages, comme partout, comme ailleurs, comme au-delà. Vision qui console. Vision qui apaise. Vision qui commence le monde avant que l'écroulement quotidien l'emporte dans ses débris. Neuf heures de route, agrippe-toi au volant, une bouteille d'eau encore une gorgée, faire le plein avant d'entrer dans la ville, ajuster sa montre, regarde à gauche tu n'as pas vu, le ticket rouge au beau graphisme tombé à ses pieds, cette pluie fine nous oblige à rentrer, la mer du Nord attendra, car j'entends comme des cailloux les premières notes de la chanson de William Sheller. Le poids de Genève m'allège. La ville invisible réduite à un filet de voix. William Sheller trace la ligne de chacun de mes os. Mon corps se lève dans mon corps qui se lève. Il n'y a pas de voyage. Mais le paysage demeure. Le paysage de cet instant comme une goutte de mercure frémit dans une cuiller.

Écrire dans la nuit comme une taupe qui avance aveuglée par le poids de la terre, comme un nageur dans l'eau noire sous les étoiles, comme un marcheur dans la campagne qui s'arrête sous un arbre et regarde à l'intérieur de soi à la recherche d'une décision déjà prise. J'ai visité la maison, architecture composite, réparations sommaires, ajouts ponctuels, une marche de l'escalier craque, cartes postales et dessins d'enfants piqués au babillard, il faut laver les casseroles, regarde encore le coin de la table avant qu'il ne s'efface, écoute bien la dernière note au cas où tu ne l'entendrais plus, tes yeux brillent dans les miens comme des portes ouvertes sur la pluie. Nous avons parlé de livres, nous avons joué avec les enfants, nous avons rangé la cuisine, nous avons marché sur des pavés inégaux, le caillou gris a roulé et s'est perdu dans l'herbe, corde à linge pièces de blanc dans le vent, arpenter le terrain à la recherche de rien du tout, d'aucune trace, en attente de l'instant qui rendra tous les autres incertains, fluides comme l'oubli.

Habiter quelques jours la chambre aux valises, puis ne jamais plus passer par ce palier exigü où les voix se croisent, la minuterie s'éteint, rallumer la minuterie, l'ombre recule pour deux minutes, la minuterie s'éteint la porte se referme il faut dormir pendant que la matière voyage et que l'avion du retour vole vers nous. Quitter pour vivre. Ils ont vendu le lit des enfants, mis les jouets en boîte, je vous écrirai, la couleur du mur a disparu mais le laitage avant le dessert succulent, encore un peu de yaourt, le sucre persiste dans la mémoire quelque temps avant sa dilution. Nous irons à Genève. Nous irons dans la chanson de Genève, dans le temps lourd de Genève qui nous redonnera à volonté la fenêtre dont nous avons besoin pour mourir et pour vivre. Nous ne reviendrons pas. Portes closes, clé sous

le paillasson, labyrinthe des chemins qui nous ramènent au point de départ qui n'est plus le même, j'ai téléphoné pour annoncer mon retard, l'éternel retard, j'ai voulu écouter la chanson, j'avais perdu le disque et soudain. Soudain le paysage s'est déchiré comme une carte jamais postée. Avancer dans le noir, à tâtons, se cogner contre les meubles dans une pièce inconnue. Franchir le seuil et perdre le lieu. Ce lieu seul, enveloppé de présences et vidé de tout comme une gravure patiemment effacée, ce morceau de moi planté quelque part au monde, en Normandie ou ailleurs, scintille comme une étoile inscrite à jamais sur un continent qui fuit. William Sheller, entre Shelley et Schiller, chante sur la crête du temps, derrière un paysage qui me fait sourire doucement parce qu'on l'appelle la « Suisse normande » et qui me transit parce que la fenêtre reste ouverte.